

Joel Meyerowitz : photographe des villes, photographe des champs

Des clichés inédits du photographe américain sont exposés à la Galerie Polka à Paris. L'occasion d'une promenade visuelle entre un monde urbain et une terre plus sauvage.

Une femme seule, assise au milieu d'un appartement, regarde par la fenêtre. D'emblée nous vient l'image des toiles d'Edward Hopper où des personnages, semblables à cette dame, contemplant eux-aussi le monde à travers leurs fenêtres. C'est la vie des villes où tout se côtoie, où le vis-à-vis renvoie à son voisin, où, même dans une solitude extrême, le roulis des existences se fait entendre. Ainsi de cette femme qui fixe par la fenêtre un monde encombré, fait d'immenses immeubles aux milliers de vitres, fait de routes et de parcs, fait d'une architecture imposante.

C'est ce que nous montre les premières photographies présentées à la galerie Polka. Une déambulation dans New York, à la fin des années 1970, au début des années 1980. Meyerowitz parle de ces solitudes urbaines où chacun se frôle sans vraiment tenter de se connaître, où tout le monde est absorbé par sa situation personnelle, son travail ou son petit confort. Tel est par exemple l'image d'un homme qui marche dans la rue le soir, sa mallette en cuir à la main, et, derrière lui, une immense flèche qui indique l'autre sens et que semble prendre un chien. L'homme est-il plus bête que l'animal ? Plus compliqué en tout cas...

Glace à la fraise

Dans les grandes villes, il y a cette architecture imposante qui se mêle aux hommes et les rapetisse, sinon les écrase. Meyerowitz s'intéresse à elle, en souligne les dimensions colossales comme ce pont qu'il immortalise, vu d'en-bas et qui semble nous avaler par son gigantisme.

Et puis, il y a l'échappée belle, la grande aventure loin des villes. Voilà où nous conduit soudain le photographe après avoir écumé l'odeur du goudron, s'être frotté aux arrêts de bus et au World Trade Center. Comme s'il voulait nous donner le versant des choses, il nous présente une balade champêtre au bord de la mer. Il photographie des plages, des silhouettes qui caressent l'océan avec leurs pieds, une femme enrubannée de serviettes et qui dort sur le sable. Une maison au bord d'un champ, une barque laissée en friche sur la grève, une porte ouverte vers l'ailleurs comme ce chemin au milieu de la campagne toscane en Italie. Joel Meyerowitz nous indique les pistes à suivre, les petits riens des douceurs de la nature en été : les restes d'un repas où se mélangent champagne, glace à la fraise et pétales de rose tombées sur la nappe froissée. La saveur d'une escapade, la douceur d'un abandon.

Jean-Baptiste Gauvin